

Angoisse de la page blanche

« L'angoisse de la page blanche. Quoi de plus logique comme sujet pour un premier livre ? Stephen King le ressort à toutes les sauces, et les gens adorent. On fait même des films de ses bouquins ! Simple et efficace. Je tiens le sujet qu'il me faut ! »

C'est par ces pensées que Ronald Sutherland entamait, il y a quelques heures, la longue route vers la publication de son premier roman. Premier et dernier roman. Enfin, même pas tout à fait roman, car il ne l'acheva jamais.

Donc la route fut plutôt courte, en somme : trois heures. Trois heures durant lesquelles il ne vécut pas grand-chose. Et c'est justement ça qui lui fut fatal. Mais commençons par le commencement

« Je tiens le sujet qu'il me faut ! »

Ronald nota son idée : « Angoisse de la page blanche ». Sa page n'était dès lors plus blanche. La première étape était franchie.

Pas peu fier de son travail, il se leva pour aller prendre une bière au surgélateur.

« Wah. Après l'effort, le réconfort. Il va quand même falloir aller un peu plus loin dans cette histoire. Suffit pas d'avoir six mots alignés pour écrire un roman. Mais je sens que je tiens le bon bout ! »

Il retournait à sa table de travail pour passer au septième mot quand le carillon de la porte d'entrée retentit

« Pfff. C'est bien le moment. Moi qui suis dans une veine créatrice du feu de dieu ! »

À contrecœur, il alla ouvrir la porte au visiteur impromptu. Quelle ne fut sa surprise quand il se trouva face à une charmante jeune femme affriolante à la vêtue des plus suggestives.

— « Euh... Bonjour... Mademoiselle ? Que puis-je pour vous ? »

— « Bonjour. » répondit d'une voix sensuelle la créature de rêve. « Je suis la voisine du 26. J'ai vu de la lumière et je me demandais si tu pouvais pas me dépanner d'un peu de sel. »

— « Euh... Bien sûr... Euh... Entrez quelques instants. »

La demoiselle s'exécuta sans se faire prier.

— « Tu es chou, merci ! Et tutoie-moi, ça me ferait plaisir. »

— « ... (Blanc prolongé)... Je reviens tout de suite. »

Ronald laissa son invitée-surprise dans le hall pour aller confectionner une petite dose de sel dans la cuisine, deux pièces plus loin.

« Bon sang ! C'est pas possible ! C'est à moi que ça doit arriver ça ! Qu'est-ce que cette fille fout ici ? Bon... Le sel, deuxième armoire... »

Il se dirigea vers l'armoire en question et l'ouvrit nerveusement.

« Nom de dieu ! »

Cette envolée lyrique de Ronald était explicable par une raison simple, et néanmoins surprenante : ladite armoire ne contenait que des boîtes en carton recouvertes d'étiquettes colorées identiques. On eut dit des emballages de repas lyophilisés. L'armoire en était pleine.

Armoire de gauche. Même chose si ce n'était des étiquettes légèrement différentes.

Armoire d'en face. Même chose, encore.

« M'enfin ! ? Où est ce sel ? »

Ronald sortit un à un ces « putains de cartons », les ouvrant tous au passage. Ils étaient vides. Tous. Sans exception.

« Bordel ! On se fout de ma gueule, ici ? ! D'abord cette pouffiasse puis mes placards ! ? Je perds la boule ? ... C'est une caméra cachée ou quoi ? »

Il retourna vers le hall d'entrée, méchamment énervé.

Sa visiteuse était inopinément rentrée dans le living et s'était langoureusement assise sur le divan. Elle accueillit le retour de Ronald avec un large sourire enjôleur.

— « Tu as trouvé du sel, mon chou ? »

— « C'est à dire que... » Le ton suave — inapproprié — de la créature n'était pas pour le calmer. "... NON, je ne trouve PAS mon sel. Il a disparu. »

Ça sentait le canular à plein nez. Son esprit tournant au quart de tour en vint inévitablement à suspecter l'intruse d'en faire partie.

— « Ça ne vous évoque rien : boîte en carton ? Sel dans la nature ? Non ? »

— « Je ne vois pas de quoi tu parles. Mais ce n'est pas bien grave. Puisque je suis ici, que tu es là et que je n'ai finalement rien à faire, on pourrait faire mieux connaissance, non ? »

La farce se faisait évidente. Ronald avait du mal à garder son calme.

« Non seulement cette fille s'amène chez moi sous un prétexte bidon ; en plus, on me vide mes armoires pour les remplir de déchets ; et pour couronner le tout, l'autre pétasse se fout de ma gueule ! », osa-t-il laisser affleurer à son esprit. Il finit pourtant par se maîtriser pour — presque — calmement annoncer :

— « Je suis désolé, mais je la trouve assez mauvaise. Ça ne vous dérangerait pas de me dire où est le contenu de mes armoires ? Ou bien de vous en aller séance tenante ? S'il vous plaît ? »

La fille se leva et sortit sans même jeter un dernier regard au pauvre Ronald dans un état émotionnel relativement difficile à définir.

— « Clac », fit la porte.

— « Pffff », fit Ronald.

Son soupir hésitait entre le soulagement et le désespoir.

Il retourna vers ses placards pour en avoir le coeur net. Rien de neuf. Des boîtes en carton bigarrées partout.

« J'ai quand même fait les courses dernièrement, non ? Et mon frigo contenait pourtant de la bière, en plus... Tiens, d'ailleurs... »

Il ouvrit le frigo pour vérifier ce dernier point, des fois qu'on l'aurait vidé entre sa dernière ouverture et l'arrivée de son étrange voisine. Non. Il était toujours plein de bières. Plein de bières ? À la réflexion, ça ne lui semblait pas logique non plus.

Il alla s'asseoir sur le divan que la pulpeuse visiteuse avait quitté précipitamment il y a quelques secondes.

« Récapitulons... Je bosse. Je bosse bien, même. Je me paie une bonne chope pour m'encourager. On sonne. C'est une voisine aux moeurs étranges. Elle veut du sel. Mes armoires de cuisine sont remplies d'emballages vides. Et pas de sel. Ma voisine insiste. Elle se barre enfin. Mon frigo est PLEIN de bières. Et avec ça, je bosse plus. Bon. Je vais m'y remettre. Écrire défoule, il paraît. Ça me remettra les idées en place. »

C'est alors qu'il prit à Ronald une envie irrésistible de faire le poirier. Enfin, pas vraiment une envie, plutôt un besoin. Ronald devait ABSOLUMENT faire un poirier contre l'étagère du living, alors qu'il n'en avait ABSOLUMENT PAS envie.

Une fois les bras sur le plancher et la tête en bas — ce qui ne lui remet pas les idées en place — il se mit à avancer vers la porte d'entrée... qui s'ouvrit d'elle-même sur la voisine du 26.

— « Excuse-moi, jeune puceau, j'ai oublié mon sac à main. Mais... qu'est-ce que tu fous la tête en bas ? Je te fais finalement de l'effet ? »

C'est à ce moment que les bras de Ronald décidèrent de lâcher. Il tomba d'un coup. Malheureusement pour elle, la demoiselle du 26 se trouvait dans le trajet des pieds vers le sol et ceux-ci percutèrent violemment le tibia droit de la sans-gêne, tandis que la tête de Ronald se fracassa délicatement sur le bois massif du plancher. Il en résulta un concerto de hurlements pour deux voix (contralto et baryton) en douleur majeure. Suivi d'un sautillerment vers l'emplacement du susmentionné sac à main et d'une course à cloche-pied vers le 26, le tout sur fond de son et lumière astral rien que pour les beaux yeux du pauvre Ronald.

Il ne reprit réellement possession de tous ses moyens que quelques secondes — ou étaient-ce des minutes ? — plus tard. Il se redressa tant bien que mal, rentra, ferma la porte et retourna à son bureau. Il était nettement calmé. Bonne méthode, le poirier, finalement.

Il se mit à sa table de travail, posa son menton sur ses mains jointes et se mit à réfléchir à ce qui venait de lui arriver et à ce qu'il ferait mieux de faire.

— « Bien, bien, bien... Bien... Bien... Bien... Bien... »

Et il resta bloqué sur cette pensée constructive pendant quelques minutes. Puis quelques heures. Jusqu'au moment où Ronald Sutherland cessa purement et simplement d'exister.

— « Putain, il est trop naze, ce Sim ! Je le vire. »

— « Ouais, t'as raison. Fous-en plutôt un qui assure. »

— « Pas un intello de mes deux. Les persos prêtirés sont pas giga, comme d'hab ! »

— « Ouais, faut tout faire soi-même. Fous-en un supra cool, balèze, avec une super caisse et qui assure avec les meufs. »

— « OK. Ce sera vachement plus drôle que ce loser. Deux secondes... C'est reparti. »

« Allons lever quelques poules en Z3. C'est comme ça que ça marche dans les films. Simple et efficace. Une soirée easy comme il me faut ! »

C'est par ces pensées que Bob Labase entama, à l'instant, sa longue vie de winner. Longue, car cette partie le sera. Très longue. Parce que Bob, il assure...

FIN